

—Pendant qu'un nous prépare le souper, dit-il, sais-tu à quoi tu devrais t'amuser ?

—Que monsieur ordonne.

—Eh bien, dans tout cet amas de bagages, mets-toi donc à chercher mes deux épées.

—Aux ordres de monsieur, répondit le domestique qui, sans s'étonner d'un pareil ordre, reprit le chemin de la chaise de poste.

Dix minutes après les deux voyageurs étaient attablés devant un plantureux souper. Pendant une longue heure, son gourmand coupagaon fit preuve d'un si vaillant appétit et il étancha une si remarquable soif que M. d'Armangis, ayant eu le temps de parcourir la feuille du jour, relevant la tête, finit par s'écrier en riant :

—Ah ! vraiment, vous me rassurez. Tout à l'heure, en vous entendant parler de Nicole, je vous ai cru amoureux à en perdre le boire et le manger... je vois que le cas n'est pas aussi grave.

M. de Saint-Dutasse avait beaucoup bu et, paraît-il, il avait le vin rageur.

—Alors vous vous moquez de mon amour ? riposta-t-il d'un ton sec.

—Pas le moins du monde, je vous le jure.

—Si, si, vous vous en moquez, insista le chevalier. Vous vous en amusez d'autant mieux que vous savez parfaitement où se cache Nicole.

—Pardon, cher monsieur. Je vous ferai observer que, sur ce sujet, je vous ai donné ma parole d'honneur, appuya sérieusement M. d'Armangis.

—Votre parole d'honneur ? Est-ce que j'y crois à votre parole d'honneur ! ricana l'autre avec un accent de mépris.

Le jeune homme tressaillit d'abord à une aussi grossière injure, puis, la réflexion lui faisant attribuer cette réponse à l'ivresse du convive, il se contenta de répliquer :

—Voyons, de Saint-Dutasse, réfléchissez un peu : quel intérêt puis-je avoir à vous cacher la retraite de Nicole si je la connais ?

—Vous la savez, j'en suis certain.

—Alors expliquez votre certitude, ajouta d'Armangis plein d'indulgence pour l'ivrogne.

—Parbleu ! la chose est bien simple. Cette fille était compromise dans l'assassinat du comte, alors M^{me} de Gabrinoff, qui croyait à son innocence, a eu la bonté de favoriser sa fuite à Paris. Aujourd'hui que Nicole est acquittée, la comtesse, qui s'intéresse à l'orpheline, lui a écrit qu'elle pouvait revenir sans crainte et c'est cette lettre qu'elle vous a chargé de porter.

—Vous êtes fou. La comtesse a écrit à une de ses amies à Paris.

—Cinq minutes avant votre arrivée, elle m'avait dit qu'elle connaissait une qui vive à Paris.

—Sa mémoire la trahissait probablement.

De Saint-Dutasse s'accouda sur la table et, regardant son adversaire de vis-à-vis bien en face, il lui dit d'une langue épaissie par la bière :

—Eh bien, faites une chose... montrez-moi seulement l'adresse de la lettre de M^{me} de Gabrinoff... Si le nom de Nicole n'est pas dessus, alors je vous croirai... Là, c'est bien simple.

En songeant que l'écrit n'avait aucune suscription, M. d'Armangis se contenta de répondre d'une voix brève :

—Je vous répète que cet écrit n'est pas pour Nicole.

—Alors montrez l'adresse, insista le chevalier.

—Non ! fit sèchement le jeune homme perdant enfin patience.

—Donc elle est pour Nicole... donc vous savez où elle se cache... donc, en me donnant votre parole, vous m'avez menti comme un chien.

A cette nouvelle insulte, d'Armangis eut un élan de colère qu'il parvint pourtant à dompter.

—Si vous n'étiez ivre !... s'écria-t-il.

—Oh ! oh ! dit railleusement de Saint-Dutasse, votre lâcheté s'est vite trouvée à la première occasion... menteur et couard, vous êtes bien loti... Voyons si je serai monter un peu de sang à votre blême figure.

Et, en éclatant de rire, il lui lança sa serviette au visage.

Le jeune homme se redressa furieux :

—Vous m'en rendrez raison à la première ville où nous pourrons trouver des armes ! gronda-t-il d'une voix rauque.

—Ah ! oui, une ville... demain, après-demain... vous gardez les affronts au chaud, vous !

—Croyez que mon plus ardent désir serait de châtier tout de suite votre insolence !

—Bien vrai ! fit moqueusement le chevalier. Alors on pourrait s'assurer s'il n'y a pas ici ce qu'il faut pour vous contenir.

Et il cria de toutes ses forces :

—Bourguignon !

Sans doute que le domestique écoutait derrière la porte, car il apparut aussitôt sur le seuil :

—Aux ordres de monsieur.

—Mon garçon, cherche dans la maison si tu ne trouvera pas par hasard des épées.

—Il me semble que je viens d'en voir deux dans la salle voisine.

—Bien. Va les prendre et ramène-moi en même temps le maître de poste.

Bientôt le maître de poste faisait son entrée, suivi du valet apportant les épées.

—Dites-moi, maître aubergiste, est-ce qu'il vous répugnerait fort de voir des gens jouer de la lame ? interrogea le provocateur.

—J'ai été militaire, répondit l'arrivant.

—Pardieu ! c'est de la chance ! fit le chevalier.

Puis s'adressant à M. d'Armangis :

—Voici des témoins et des armes... Est-ce que le cœur vous en dit toujours, cher monsieur ? demanda-t-il de son plus ironique accent.

Après son premier éclat, la fureur de l'insulté s'était un peu éteinte en voyant qu'il avait affaire à un homme auquel le vin lui était la conscience de ses actes. Le jeune homme, frappé au visage, était fermement décidé à tirer vengeance de cet affront, mais il tenait à se rencontrer avec un adversaire qui, son vin cuvé, maintiendrait son injure. Cette sage résolution s'évanouit devant la gouailleuse et insolente provocation de M. de Saint-Dutasse qui, en lui montrant des épées, le mettait au pied du mur. En présence de ces deux témoins proposés, si étranges qu'ils fussent, il eut honte de reculer, et, d'une voix que saccadait la colère retenu, il s'écria :

—Soit ! Sur l'heure ! sortons !

—A quoi bon sortir ? Dehors, il fait nuit et froid. Ne serons-nous pas mieux dans cette chambre chaude et éclairée ? proposa son adversaire.